Préface

L'ÉTRANGE MONUMENT DE GEORGES HÉRELLE

À quelques kilomètres de la ville italienne de Salo, sur le lac de Garde, s'étend un vaste domaine portant le nom de Vittoriale[1] ; dans cette propriété arborée et bâtie d'une large villa, d'un théâtre, agrémentée d'un auditorium et de fontaines s'élève au sommet des jardins un mausolée en haut duquel ont été aposées des lettres d'acier formant le nom de Gabriele D'Annunzio suivi de ses dates de vie et de mort 1863-1938. Cette tombe fut construite par l'architecte de la villa, Gian Carlo Maroni, après la mort du poète. Le monument a été inspiré par les tumulus de la tradition étrusque-romaine et se compose de trois cercles en marbre Botticino qui représentent les victoires des humbles, des artisans et des héros. Au centre de l'esplanade est située la tombe de D'Annunzio et autour les dix héros et légionnaires chers au poète dont Guido Keller, Joseph Piffer, Ernesto Cabruna et même Gian Carlo Maroni. Cette tour est à l'image de toute la villa que le poète italien occupa de 1921 à sa mort : une petite cité dédiée à la littérature et aux arts mais aussi à la célébration de la patrie italienne. En ce lieu aussi a été constitué depuis un musée sur la vie et l'œuvre de D'Annunzio, exposant ses manuscrits, ses objets, ses collections mais aussi ses vêtements. À quelques centaines de mètres de sa tombe est conservé son autre corps, ses archives.

Sans doute la manière dont Georges Hérelle construisit son propre monument n'est pas étrangère à la Vittoriale, le domaine de celui dont il traduisit tant de vers en français. Hérelle a imaginé une architecture toute aussi volumineuse mais une forme tout en creux, plurielle, multiple, fragmentaire, insaisissable

1. www.vittoriale.it.

1. GH, vers 1885 (« Moi » est écrit sur le recto de la photographie, de la main de GH).

et presque invisible tant il a pris soin année après année de la construire et de l'enfouir. Au *Tumulus* de Gabriele D'Annunzio, Hérelle a préféré le *Tombeau*. Ce tombeau littéraire qui désigne depuis la Renaissance tout à la fois le poème individuel et plus généralement un recueil collectif réunissant des pièces funèbres de diverses formes poétiques, souvent écrites en plusieurs langues (le latin, le français et le grec, bien sûr, mais aussi parfois l'hébreu, l'italien, l'espagnol, etc.), publiées pour célébrer la mémoire d'un défunt plus ou moins réputé[1]. Ce tombeau de mots, Hérelle n'a laissé personne l'écrire, c'est lui qui en fut l'unique auteur. Au prix de stratégies complexes, il mena son projet à terme et quelques mois après sa mort les derniers cartons d'archives arrivèrent à la Bibliothèque de Troyes, l'un des lieux d'enfouissement de son monument.

Le projet est très tôt présent dans les préoccupations d'Hérelle. Malgré les nombreux déménagements imposés par sa carrière de professeur de philosophie de lycée, il conserve de poste en poste nombre de documents, à commencer par sa correspondance de jeunesse avec les frères Bourget. C'est en effet l'ancienneté du projet qui surprend d'abord et la détermination avec laquelle il le mena. Il en dessina les plans très tôt et ne varia pas dans sa réalisation. Il ne cède jamais à l'impatience. Hérelle accumule non en collectionneur, mais en archiviste : il n'agit jamais dans le présent mais au-delà de sa propre disparition. C'est aux lecteurs à venir qu'il s'adresse, ceux du XXIe siècle, à nous. Hérelle croit à sa postérité ; aussi consacre-t-il une partie de son activité à un acte d'écriture souvent négligé par l'analyse, l'archivage. Archiver, chez lui, est un art au même titre que traduire, un acte essentiel de la création littéraire. Cette activité d'archivage a aujourd'hui des exemples fameux. Qu'il s'agisse de Marguerite Yourcenar qui organisa son archive de son vivant, détruisant certaines pièces, en valorisant d'autres, d'Alain Robbe-Grillet qui accompagna le dépôt de ses archives et l'achat du château normand qui les contenait. Hérelle n'est pas dans la même position que ces illustres écrivains, c'est un homme de l'ombre, de

1. « L'édification d'un Tombeau poétique : du rituel au recueil », Joël Castonguay Bélanger, *Études françaises*, vol. 38, n° 3, 2002, p. 55-69.

ces seconds rôles qu'on ne remarque pas immédiatement sur les photographies mais qui sont pourtant là tout près du centre. Hérelle a parfaitement conscience de cette position qui n'est pas sans lui plaire ; il l'écrit à plusieurs reprises et c'est de cette position décalée qu'il procède pour (s') archiver.

La bibliothèque de Vitry-le-François

Sans doute pour Hérelle, tout commença dans le département de la Marne, à Vitry-le-François ; il est nommé au lycée de la ville en 1875 et y reste six ans. Au cours de cette période, il passe de longues journées à la bibliothèque municipale dont il devient en quelque sorte un archiviste adjoint. C'est là, au sein de ces collections locales, que le professeur de philosophie se familiarise avec l'ensemble des opérations qui constitue l'archivage. C'est là aussi qu'il mesure sans doute la résistance des archives face au travail du temps. Dès la fin de sa première année en Champagne, il publie une contribution, « À propos des manuscrits de la Bibliothèque de Vitry-le-François », dans la revue savante, *Mémoires de la société des sciences et arts de Vitry-le-François* (t. VII, p. 150-180), puis un petit opuscule de trente-trois pages intitulé *Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque de Vitry-le-François*. Peu à peu Hérelle s'enfonce dans les strates du passé. Dès 1877, il introduit le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Vitry-le-François*. Par la suite et bien après son départ de Vitry, il ne cessera de publier des documents inédits tirés des collections municipales ; qu'il s'agisse du Moyen Âge, de l'Ancien Régime ou de la Révolution, tout est bon. Ses intérêts sont multiples à l'instar de nombreux érudits locaux à l'époque : de l'« Histoire de la relique du Très-Saint Nombril de N.S.J.C., conservée jadis dans l'église Notre-Dame de Châlons » à une notice historique et généalogique sur une famille de Vitry-le-François, en passant par la publication de correspondances inédites, de testaments de tel ou tel notable et des études sur le protestantisme dans la région… Mais c'est en 1884 qu'Hérelle livre son premier grand œuvre avec le *Répertoire général et analytique des principaux fonds anciens conservés*

aux archives départementales de la Marne (Arcis-sur-Aube, L. Frémont, 242 p.). Le professeur témoigne, avec cet imposant ouvrage, résultat d'un travail considérable dans les manuscrits, de la maîtrise de la technique, de l'inventaire, mais aussi des modalités d'indexation des archivistes. Cette compétence acquise lors de ces année 1870 sera très précieuse à Hérelle lorsqu'il s'agira pour lui de s'archiver. Ce savoir-faire lui est très utile pour classer les documents relatifs à l'histoire de sa famille mais aussi l'ensemble de la documentation qu'il a accumulée sur l'amour grec.

Le terrain basque

Le second lieu absolument déterminant pour comprendre comment Hérelle se fait l'archiviste de lui-même est aussi subi ; le professeur de philosophie est muté en 1896 au Pays basque, au lycée de Bayonne exactement. Il développe dans cette nouvelle région une passion pour un autre sujet dont les principales traces ne sont pas encore en bibliothèque mais à collectionner : les pastorales basques. Hérelle y fait alors l'initiation du travail de collecte et avec elle celle du travail de recherche des sources sur le terrain. Daniel Fabre a analysé[1] comment le professeur se métamorphose en folkloriste, parti à la recherche de ces *« drames populaires qui se jouent de temps à autre sur la place publique, dans les bourgs et villages de la Soule. Elles sont appelées ainsi, non pas qu'elles traitent des sujets champêtres, mais parce que la plupart des acteurs sont des pâtres »*. Il entreprend de chercher de la manière la plus exhaustive les manuscrits de pastorales, lançant une enquête avec questionnaire sur ce genre, faisant recopier les manuscrits découverts par son jeune « collaborateur » souletin, Léopold Irigaray, quand il ne pouvait les acquérir. Il a ainsi retrouvé environ deux cents cahiers de pastorales, en achetant un certain nombre, dont il dressa un catalogue publié en 1920. Enfin, pour parachever cette entreprise de sauvegarde,

1. « Inversion et dislocation : les vies savantes de Georges Hérelle », in Nicolas Adell, éd. *La Vie savante*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, à paraître en 2015.

il a déposé ses propres manuscrits, acquis ou recopiés, dans trois bibliothèques qui possédaient déjà un fonds de pastorales basques : la Bibliothèque nationale (Département des manuscrits, fonds celtique et basque), la bibliothèque municipale de Bayonne et celle de Bordeaux. Il faut imaginer Hérelle et son assistant sillonner le pays sur les traces des manuscrits. Entreprise aussi folle que le succès avec lequel Hérelle la réalise. C'est le modèle des pastorales que l'érudit reprend avec son enquête sur l'amour grec ; il procède, on l'a vu, aussi par questionnaire, il fait d'intenses recherches en bibliothèque mais il achète toute la documentation contemporaine ou ancienne disponible sur le marché. Avec ses fonds propres, non seulement il collecte mais il consacre aussi son temps, parfois en prenant une année sabbatique, à organiser ce matériel, le recopier et l'ordonner. La moindre brochure reçue d'un libraire, une référence donnée par un informateur, tout est soigneusement rangé. Sans doute, ce sont les journaux d'Italie et les réponses aux questionnaires qui sont le plus caractéristique de cette opération. Hérelle n'a pas conservé les originaux et dans les deux cas, il archive une mise au propre de sa main. En cela, son archive est construite sur celle des Pastorales, doublé de son expérience des manuscrits champenois. Il s'agit de produire une archive susceptible de traverser les vicissitudes du temps. Que son archive de l'amour grec soit manuscrite, qu'elle ait la forme d'un livre inédit participe de ce que l'on peut appeler la bataille de Troyes pour Hérelle.

Le cheval de Troyes

Hérelle parvient à ses fins ; si, au total, toutes ses archives ou presque furent conservées jusqu'aux plus scandaleuses, c'est au prix de stratégies nombreuses. D'abord, Hérelle choisit la bibliothèque qui sera le réceptacle de son trésor. Tout au long de sa vie, il a entretenu des relations avec des institutions de conservation ; il a testé la capacité de chacune à lui faire une place. Rappelons qu'il a déposé des ouvrages et des manuscrits à Vitry-le-François, Bayonne, Bordeaux, Paris… Dans cette tournée des bibliothèques, il a très vite écarté la Bibliothèque nationale,

« qui étouffe dans ses immenses bâtiments. » À ses yeux l'infime partie de ses documents qui pourrait y être conservée tomberait « dans l'océan qu'est la Bibliothèque nationale, s'y perdrait comme une goutte d'eau » (lettre du 17 mars 1925). Pour autant, il ne cessera de mobiliser la Bibliothèque nationale comme pour négocier les modalités du don : pour sa correspondance, il souhaite que la consultation de lettres ne soit possible que quinze ans après la mort de leur auteur et qu'un catalogue soit établi. En outre, Hérelle sait flatter son interlocuteur ; il joue de la popularité des auteurs qu'il a traduits et ainsi compare Troyes à Chicago ; si la première n'est pas la capitale des études italiennes et espagnoles, Chicago n'était pas un centre d'études basques mais il l'est devenu « lorsque l'université de Chicago a acquis la riche bibliothèque basque du prince Lucien Bonaparte » (même lettre). Surtout, sa stratégie consiste à dévoiler progressivement son jeu à distance ; dans les nombreuses lettres au conservateur de Troyes, tout au long des dix dernières années de son existence, il tend progressivement un piège à son correspondant qui se refermera avec la mort d'Hérelle et l'envoi un mois après celle-ci de ses dernières boîtes par sa fidèle domestique. Parfaitement conscient des hiérarchies de valeurs à l'œuvre dans les bibliothèques et de la capacité de celles-ci à accepter le don d'un fond privé, il commence par proposer l'ensemble de ses documents relatifs à Gabriele D'Annunzio et aux autres auteurs dont il fut le traducteur. Cette collection constitue l'appât et le bibliothécaire légitimement montre très vite son intérêt. À partir de cette première accroche, toute son énergie consiste à progressivement faire admettre dans le don d'autres documents jusqu'aux plus intimes, ses véritables archives de soi. À cette fin, Hérelle ne dupe pas son correspondant : il lui fait état très vite de son intérêt pour l'amour grec : « depuis plus de quarante ans, je crois, écrit-il, je me suis amusé, à mes moments perdus, à recueillir des documents et des notes sur un sujet scabreux, qui n'a jamais, à ma connaissance, fait l'objet d'une étude sérieuse en France »… (lettre du 9 mai 1926). Ne sentant pas une réceptivité immédiate du bibliothécaire, ayant pourtant souligné combien cette collection avait constitué une importante partie de sa propre existence et qu'elle n'était en rien obscène,

le donateur, dans une autre lettre, ouvre un nouveau front ; il propose de donner un ensemble d'archives personnelles liées à son activité d'homme de lettres. Il s'agit de sa correspondance littéraire et surtout de ses mémoires de traducteur. Mais, tout en proposant d'une main ces documents, il évoque à nouveau son volumineux dossier sur l'histoire de l'amour grec. Le bibliothécaire accepte le premier ensemble et ne semble pas évoquer le second dans sa réponse. Aussi, Hérelle se montre-t-il plus insistant et le 7 janvier 1934, ouvre sa lettre par ces mots de Cicéron : « L'accusé avoue », suivi de « Oui, j'ai encore à vous envoyer quelque chose […] et ce quelque chose vous effraiera, quand vous en verrez la masse ! Mais je ne vous prends pas en traître. » On mesure dans ces lignes le degré de détermination du professeur de philosophie, et sa maîtrise de l'art de la persuasion. Hérelle ne cesse pas de dresser des inventaires apparemment détaillés de ses archives et il va même jusqu'à évoquer pour des documents mineurs la possibilité de les utiliser pour allumer un feu. En réalité, il n'informe jamais son interlocuteur ni sur le réel contenu de ses dossiers, ni précisément sur leur quantité (considérable). Sans doute le conservateur n'est-il pas dupe. Reste qu'à la mort du collectionneur, il demeure encore des documents à rapatrier à Troyes, et non des moindres. C'est cette autre dépouille composée de livres qui rejoint quelques mois plus tard sa ville de naissance. Car le véritable motif de cette longue entreprise tient sans doute à ce détail. Il veut déposer là où elle est née, son archive de soi.

Un caveau collectif

Hérelle souhaite conclure sa longue vie par ce geste non d'édification mais de conservation de cette collection que nous avons qualifié d'archive de soi. À la différence de Gabriele D'Annunzio, il ne se considère pas comme un personnage digne d'un musée mais il partage avec lui la conscience d'appartenir à une communauté, pour le poète, l'Italie, pour Hérelle, les adeptes de l'amour grec. Les dossiers qu'il offre à Troyes sont moins autobiographiques qu'on pourrait le croire ; ils sont largement

constitués par des documents relatifs à d'autres et à l'image des réponses aux questionnaires de ses amis ; cette archive de soi est ainsi d'abord archive de l'autre. Cette place de l'altérité est telle que chez lui l'usage du pseudonyme est constant ; pour écrire ses mémoires intimes, il en adopte ; pour publier un texte sur ces questions de sexualité, il en adopte un autre. Pourtant, il serait, me semble-t-il, faux de considérer son entreprise sur l'amour grec comme celles menées parallèlement sur les pastorales basques, par exemple. Cette démarche ne relève pas de la simple érudition mais d'un souci de soi, au sens où l'entendait Michel Foucault. L'enquête et l'achat d'ouvrages, mais aussi la consultation d'ouvrages pendant de longues journées dans les bibliothèques, à chercher la moindre information, forment un ensemble de pratiques qu'on ne peut assimiler à celle de la figure du polygraphe de la fin du XIXe siècle. Hérelle vit grâce et pour cette histoire de l'amour grec ; on comprend donc pourquoi, au soir de sa vie, creuser son caveau pour y déposer l'ensemble de ces vies collectées est si important.

Philippe Artières